

filles-filles, neveux ou nièces du riche négociant. Les soixante autres étaient les employés à tous les degrés de la maison Harrison et Gregory Sullivan, une des plus considérables, une des plus honorables maisons de la cité.

Le dîner avait été abondant. La bonne humeur était générale, et Gregory, la figure épanouie, avait eu pour chacun de ses hôtes un sourire, une parole aimable.

L'heure des toasts, heure sérieuse chez nos voisins d'outre-Manche, était arrivée.

Mes enfants, dit Gregory Sullivan, en s'adressant aux membres de sa belle famille, mes autres enfants, dit-il, en s'adressant à ses employés, je crois bon aujourd'hui de vous dire à tous ce que la plupart d'entre vous ignorent encore, c'est-à-dire l'origine de ma fortune. Je me croirais indigne de ma prospérité, si j'oubliais en ce jour de vous faire savoir d'où et de qui elle me vient.

Le double toast que je vais porter s'adresse à deux mémoires qui me sont également chères, et qui devront vous être tout à l'heure également sacrées.

C'est à mon père, Daniel Sullivan, c'est à James Harrison que nous allons boire, mes enfants.....

Hurrah pour Daniel Sullivan!

Hurrah pour James Harrison!

Quand l'enthousiasme se fut calmé :— Mon père, mon père, dit Gregory Sullivan, dont la voix s'alléga en répétant ce mot de père, mon père, Daniel Sullivan, était avant ma naissance un brave, un courageux, un très pauvre ouvrier irlandais.

Lorsque je vins au monde, il dut quitter Dublin, où le travail lui manquait, pour venir, avec ma mère et moi, demander à Londres de quoi faire vivre sa femme et son enfant. Ma mère m'a dit souvent que leur cœur avait été bien gros quand il leur avait fallu abandonner leur verte et charmante île. Mais la nécessité ne tient pas compte des soupirs. Heureusement, mon père avec sa loyale figure et sa taille athlétique, trouva, dès son arrivée, à s'employer dans un de ces docks de la Tamise où les bras robustes ont toujours de la besogne.

Pendant huit ans, tout alla bien. Mon père faisait gaiement ce rude métier, si bien nommé, d'homme de peine, qui consiste à porter tant que dure le jour des fardeaux, et à charger et décharger des navires. Ma chère et tendre mère, toute à son mari et à son ménage, ajoutait au bien-être commun par des travaux à l'aiguille. Tous deux étaient heureux de cet innocent bonheur des gens humbles qui laissent caudiquement à Dieu le souci du lendemain. Vous étiez l'un après l'autre arrivés en ce monde, vous Joë et Jonathan, vous Jenny et Bertha, dans les quatre années qui avaient suivi notre établissement à Londres; vous grandissiez et vous grossissiez à la joie de vos parents, et quand venait le dimanche, il fallait voir comme notre père et notre mère étaient fiers de pouvoir vous montrer bien débarbouillés et bien endimanchés à tout le voisinage.

Une si modeste félicité aurait dû être à l'abri des coups du sort. Il n'en fut rien.

Un jour, un triste jour, notre père s'en revint à la maison, laissant pour la première fois inachevé son labeur quotidien. Il était pâle, et tenait sur ses lèvres un mouchoir taché du sang qui s'échappait de sa bouche.

En portant une charge trop lourde, devant laquelle ses camarades avaient reculé, il s'était rompu un vaisseau dans la poitrine.

Daniel Sullivan se mit au lit en disant : "Cela ne sera rien."

Mais, le lendemain, il ne put se lever. "Cela ne sera rien," dit-il encore en nous embrassant. "Quelques jours de repos et il n'y paraîtra plus." Cependant, sur un signe de ma mère, j'étais allé chercher le médecin des pauvres. Le docteur examina l'état de mon père. Il lui tâta le pouls, il regarda et palpa sa vaste poitrine, il lui dit de tousser pendant qu'il l'écoutait, et son examen fait, il s'en alla.

Ma mère, qui l'avait reconduit jusqu'au haut de l'escalier de la cave un peu sombre où nous demeurions, ne rentra pas.

"Va donc la chercher," me dit mon père.

Je la trouvai assise derrière la porte sur une des marches et tout en larmes. "Gregory, Gregory, me dit-elle en me serrant sur son sein, ne dis pas à ton père que j'ai pleuré, et ne pleure pas, ajouta-t-elle, en m'essuyant les yeux. Ne pleure ni devant lui ni devant tes frères et tes sœurs."

Le médecin revenait tous les deux ou trois jours. Ma mère l'attendait comme le Messie. Chaque fois, en le reconduisant, elle causait un peu avec lui derrière la porte, et rentrait la sourire sur les lèvres. Ce sourire ne me contentait pas, et j'aurais bien voulu savoir ce que le médecin lui avait dit. Mais ma mère se taisait. Elle allait droit à son mari, l'embrassait et l'arrangeait dans son lit, puis reprenait son ouvrage sans que je puisse deviner si elle était pour de bon consolée ou alligée.

Jenny et moi, pour l'aider, nous faisons le ménage. Jenny habillait les petits et préparait le repas; j'allais aux provisions. Les autres jouaient dans un coin.

En nous voyant tout autour de lui, mon père était content. "C'est bon d'être un peu malade, dit-il, en prenant les mains de ma mère, ça repose."

Quelquefois il l'appelait : "Tu es une bonne femme, tu vas me gêner, si j'étais riche, je ne voudrais plus guérir."

Ma mère alors riait en l'appelant grand paresseux si nous allions tous l'embrasser. Nous étions un peu jaloux. Quand l'un avait eu son baiser, les autres voulaient tout de suite le leur.

Je remarquai un soir que ma mère avait les yeux bien rouges. Cela m'empêcha de dormir, et je vis ce que je n'avais pas vu jusque là : c'est qu'elle ne se couchait pas et travaillait toute la nuit, soit pour veiller notre père, soit pour avancer son ouvrage.

Le matin de ce jour-là, j'allais lui parler de ce que j'avais découvert, quand elle me prit à part et m'emmenant sous l'escalier : "Gregory, me dit-elle, tu es un petit homme, tu as bientôt dix ans, tu as du courage et de la raison; va trouver John Maxwell et dis-lui que je veux le voir, je te dirai après, quelque chose."

John était policeman du quartier et notre cousin. Il causa assez longtemps avec ma mère, qui était allée au haut de l'escalier comme pour prendre l'air. Quand elle revint elle me fit signe qu'elle avait à me parler. Mais ce n'était pas facile, car mon père ne la quittait pas des yeux. Heureusement sur le soir il s'endormit.

"Mon Gregory, me dit ma mère, ton père ne peut plus gagner d'argent, il faut que tu travailles, mon enfant; il faut que les frères et tes sœurs elles-mêmes, travaillent aussi. Dans deux jours il n'y aura plus un penny à la maison. J'ai eu beau faire, je n'y suis pas."

— Oh ! mère, lui dis-je en me jetant à son cou, je suis fort; qu'est-ce qu'il faut faire ?

— Demain, me répondit ma mère, tu iras trouver John; il te conduira au bureau des balayeurs dont son beau-frère est un des chefs; puis de là il t'accompagnera, avec les trois petits, dans un quartier qu'on vous aura choisis, et là, mon pauvre Gregory, avec un balai qu'on vous donnera à chacun, vous ferez des petits chemins bien propres en travers des rues pour les passants qui ne veulent pas se croter. Tu auras bien soin de tes frères et de ta sœur, Gregory, tu es le plus grand, ne les laisse pas s'écarter; Jenny est étourdie, veille sur elle, les voitures me font peur, non pour toi, tu es réfléchi, mais pour les autres.

Ah ! mon pauvre petit garçon, ajouta-t-elle en me regardant jusqu'au fond du cœur, que ne puis-je aller balayer à ta place! — Je balayerai, je balayerai très bien, mère, lui dis-je; cela n'est pas difficile, et les petits ne risqueront rien avec moi. Mère, essuie donc les yeux...

— Ah ! mon enfant, mon enfant, me dit-elle, nous étions donc trop heureux.....

Après quelques bons baisers :

"Cela me rend le courage de l'embrasser, me dit ma mère. Je n'ai plus rien à te recommander, sinon d'être bien poli avec les dames et les messieurs, mon Gregory :

mais ne les importune pas, ne tends pas trop la main, mon enfant. Remercie bien ceux qui te donneront quelque chose; mais ne te chagrine pas contre ceux qui ne te donneront rien, car tout le monde ne peut pas donner.

"A deux heures, vous irez manger où John vous dira, chez de bonnes gens qui tiennent une petite taverne. Vous n'écoutez pas les grandes personnes qui parlent quelquefois, dans ces endroits-là, de ce que les petits ne peuvent pas entendre, vous resterez entre vous, n'est-ce pas, sans vous séparer jamais? Le soir, vous reviendrez. Ah ! Gregory, que Dieu l'assiste !"

P. J. STAHL.

(A suivre.)

ANNONCES.

Nos Agents.

PHILIPPE MASSON, Avocat.—QUÉBEC.  
PIERRE DUPONT.—TROIS-RIVIÈRES.  
DR. D. AUBRY.—CÔTE ST. PAUL.  
ALPHONSE BOLEAU—MONTREAL.  
ISIDORE NADON—ST. CONSTANT.  
J. E. LEMIEUX—OTTAWA.

Mr. ALPHONSE BOLEAU, étant notre agent pour la cité de Montréal, est autorisé à y collecter toutes les sommes qui nous sont dues. Nos abonnés et autres personnes pourront s'adresser à lui au Bureau du Procureur (Palais de Justice) depuis 9 heures A. M. jusqu'à 4 heures P. M., et le reste du temps, à sa résidence, rue Jacques-Cartier, No. 293.

ON A BESOIN

d'agents pour le *Jeune Age* dans les différentes parties de la Puissance du Canada et aux Etats-Unis.

Un pourcentage libéral sera accordé sur le montant des sommes collectées par les agents.

S'adresser à l'Éditeur du *Jeune Age*.

F. E. Alf. Evanturel,

(Bachelier en loi de l'Université-Laval.)

AVOCAT.

Mr. Evanturel pourra être consulté pour affaires professionnelles à sa résidence, No. 76, rue Slater, Ottawa, depuis 4 heures à 8 heures P. M. et les samedis, depuis 1 heure à 6 heures du soir.

D. C. SIMON, HULL.

SYNDIC OFFICIEL

pour la Cité de Hull et les Comtés d'Ottawa et de Pontiac.

GREFFIER

de la Cour de Magistrat de District Siégeant en la Cité de Hull.

COMPTABLE, COLLECTEUR, AGENT D'ASSURANCE.

BUREAU ET RÉSIDENCE :

Près du Marché, vis-à-vis l'Église Catholique.

J. O. ARCHAMBAULT,

NOTAIRE,

Rue Principale, HULL.

THOMAS ROCHE,

AVOCAT,

RUE PRINCIPALE, HULL.

ALFRED ROCHON,

AVOCAT,

RUE PRINCIPALE, HULL.

M. ROCHON suit assidument les différentes Cours de Justice du District d'Ottawa.

Imprimé aux Ateliers du Foyer Domestique.